



La chronique des HISTOIRES

de Daniel Bermond

La si légère tête de Marie-Antoinette

L'histoire a la cote en librairie. Romans, essais, BD, alimentent le goût du public pour les événements, avérés ou présumés, de notre passé. Et tant pis si les séductions de la fiction prennent parfois le pas sur les faits établis. Chaque mois, Daniel Bermond s'intéresse à l'histoire telle qu'elle s'ébauche, se construit ou se reconstitue dans la production éditoriale actuelle. En septembre, c'est la dodelinante tête de la reine Marie-Antoinette qui fait des siennes.



CORRESPONDANCE DE MARIE-ANTOINETTE (1770-1793)

Établie, présentée et annotée par Évelyne Lever
Tallandier, 2005, 992 pages, 35 euros.



Kirsten Dunst dans *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola, sortie prévue pour fin 2006

« Je vois avec regret qu'en continuant sur le même pied ma fille ne peut manquer d'accélérer sa perte. » En cet été 1775, à Vienne, l'impératrice Marie-Thérèse ne décolère pas et s'inquiète en apprenant par ses espions la conduite de sa fille, épouse de Louis XVI. Marie-Antoinette, qui n'a pas vingt ans, est déjà en train de gâcher les espoirs que la vieille cour de France et ses fidèles sujets, qui ne l'appellent pas encore « L'Autrichienne », avaient placés en elle. Son frère, l'empereur d'Autriche, lui fait la leçon : de quoi s'avise-t-elle quand elle déplace les ministres, s'immisce dans les affaires de l'État, fait de la frivolité un principe politique ? C'est une bien étrange entreprise que d'être reine de France. Toute à ses plaisirs, Marie-Antoinette n'en fait qu'à sa tête. Une tête si légère, et qui s'expose aux vents de la rumeur. Sans doute a-t-elle des circonstances atténuantes, cette petite princesse victime des intrigues qu'elle ne sait déjouer, et délaissée par son royal époux, lequel, on le sait, reste des années sans lui faire d'enfants jusqu'à ce que soit corrigée une malformation intime qui fit tant rire les cours d'Europe. « *Le pauvre homme* », lâche même la jeune épouse, au grand scandale, encore, de sa mère.

Elle écrit à tout va, pour dire son désarroi

La *Correspondance de Marie-Antoinette (1770-1793)*, établie par les soins d'Évelyne Lever, l'historienne qui connaît le mieux le personnage, se lit avec ce plaisir du texte que procure une langue maîtrisée à la perfection. Mais, au-delà des bonheurs d'écriture, c'est à la tragédie en gestation que l'on s'attache, à cet enchaînement de bévues qui se termine, un 16 octobre 1793, sur la place de la Révolution. La reine ne voit rien venir, ni les scandales qui l'éclaboussent, ni les événements qui les précipitent, elle, le roi et la monarchie, dans la chute. Elle écrit à tout va, à Fersen, son amant, à Barnave, l'ancien jacobin retourné par la cour, pour dire son désarroi et son impatience. Aveuglement ? arrogance ? On ne refera pas son procès, rondement mené par ceux qui l'instruisirent. La République, ce jour-là, eut le pied qui lui glissa dans le sang et l'ignominie. On serait même près de penser que tant d'accusations avilissantes à l'endroit d'une mère eurent la vertu de racheter une vie de dissipations, tout comme l'ultime lettre adressée par la condamnée à Madame Élisabeth, juste avant de monter à l'échafaud. Trop tard. La mère avait vu juste.

D B